

Tout à coup, rapide comme l'éclair, une pensée vint traverser son esprit.

Il courut droit au grand fauteuil, poussa l'accoudoir de droite et s'aperçut qu'il avait été brisé à coups de ciseau. On avait replacé à la hâte le crin et le velours qui le recouvraient. Enfin, l'accoudoir tourna sur elle-même.

Raphael devint livide et poussa un cri déchirant.

Madame Desarceaux se retourna, effrayée. Elle le vit, immobile, pétrifié, les cheveux hérissés montrant du doigt la petite boîte vide.

—Et le reçu ? demanda-t-il d'une voix rauque. Tu l'as pris ?

—Non. Tu ne l'as donc pas ?

Raphael se couvrit le visage de ses deux mains et se laissa tomber accablé sur le fauteuil.

—Mais parle donc, lui dit Madame Desarceaux. Parle, tu me fais mourir. Qu'as-tu ?

—J'ai, répondit le jeune homme, d'une voix rauque, j'ai que c'est ton frère qui nous a volés.

—Qui ? Morinval !

—Oui, lui. Tout s'explique, à présent. Ainsi que l'a pensé M. Carmelet, le prétendu accident dont j'étais victime est le prétexte dont on s'est servi pour t'éloigner, et pendant que, désolée, tu courais à ma recherche, Morinval, ou plutôt des scélérats payés par lui, car il est trop adroit pour se compromettre, s'introduisaient ici pour s'emparer de ce papier.

—Allons donc ! Est-ce que c'est possible ?

—Tu doutes encore ? fit Raphael. Mais regarde donc autour de toi ! C'est dans les tiroirs qu'on a commencé de fouiller, c'est le secrétaire qu'on a plus spécialement visité. Vois cette liasse de papiers épars, tout grands ouverts...

—Mais pour chercher dans ce fauteuil il a fallu...

—Parbleu ! N'ai-je pas eu la sottise de raconter à Morinval comment ce reçu était tombé entre mes mains, dans quel meuble et à quel endroit précis je l'avais trouvé ?

Soudain il se redressa.

—Oh ! mais il ne sera pas dit que je me laisserai dépouiller ainsi, s'écria-t-il avec une sourde colère, et je vais...

Il se dirigea vers la porte :

—Où vas-tu ? demanda sa mère effrayée.

—Chez le commissaire de police.

—Et tu accuseras ton oncle, mon propre frère !

—Je l'accuserai, répondit résolument Raphael.

—Non, tu ne feras pas cela ! s'écria la pauvre femme épouvantée, en se jetant devant la porte pour lui barrer le passage.

—Et non seulement je l'accuserai, mais j'invoquerai le témoignage d'Adolphe Martin. C'est en sa présence que j'ai trouvé ce papier ; il m'aidera à confondre le misérable.

—Mon fils ! mon enfant ! je t'en conjure ! supplia sa mère en se traînant à ses genoux.

—Rien, je n'écoute rien, dit Raphael, qui voulut passer outre.

Au même moment, on frappa à la porte de la chambre.

Raphael l'ouvrit brusquement et reconnut Adolphe.

—Ah ! c'est le ciel qui vous envoie, mon ami, s'écria-t-il.

—Tiens ! fit le bossu, à qui le désordre de cette pièce sauta aux yeux. Qu'est-ce que vous faites donc ? Vous déménagez ?

Sans lui rien expliquer, Raphael prit Adolphe par la main et l'emmena en face du fauteuil. Naturellement les regards du bossu se portèrent immédiatement sur le compartiment secret qu'ils avaient découvert l'avant-veille.

—Tiens ! vous l'avez brisé ! fit-il. Vous n'avez donc pas pu retrouver le bouton du ressort ?

—Ce n'est pas moi qui l'ai brisé, répondit Raphael.

—Qui donc ?

—Ah ! si je le savais !...

—Mais le reçu, vous l'avez ? demanda Adolphe, très intrigué.

—Le reçu, on me l'a volé ! dit Raphael avec véhémence. Oui, reprit-il, en voyant que le bossu l'interrogeait des yeux et paraissait douter de ce qu'il disait, oui, volé, mon cher !

Puis, s'interrompant brusquement :

—Etiez-vous chez vous, il y a une ou deux heures ?

—Non, je rentre à l'instant pour déjeuner.

—Alors, vous ne pouvez me fournir aucun indice, dit Raphael avec découragement ; mais vous ne refuserez pas, je l'espère, de témoigner devant le commissaire de police que vous avez vu, tenu, lu, le papier qu'on m'a dérobé.

Adolphe hésita un instant.

—Vous ne répondez pas ? fit le jeune ouvrier.

—J'en témoignerai, répondit enfin le bossu. Mais, un mot, je vous prie : vous venez de dire que ce vol est l'œuvre d'un misérable ; vous le connaissez donc ?

—Sans doute.

—Et c'est ?...

—Que vous importe le nom ? dit Raphael avec colère. Mais au fait, reprit-il aussitôt, vous le connaissez également ; vous êtes connu de lui !

—Moi ?

—J'en suis sûr. Déjà, l'autre jour, j'avais cru remarquer en vous quelque chose comme du trouble et du malaise, quand la signature qui figurait sur ce papier vous est tombée sous les yeux, et hier, lorsque je suis allé sottement chez cet homme, que je voulais épargner, lorsque je lui ai raconté par quel enchaînement de hasards ce reçu était en mon pouvoir, lorsqu'enfin j'ai prononcé le nom de Marianne Martin, le vôtre, je l'ai vu, de son côté, se troubler, pâlir. Il m'a adressé sur votre mère, sur vous-même, des questions...

—C'est donc Morinval ? demanda vivement Adolphe.

—Vous voyez bien que vous le connaissez ! s'écria Raphael triomphant.

—De nom, c'est vrai ; mais je ne l'ai jamais vu, je vous le jure !

—Tant mieux, alors ! car vous n'aurez pas pour l'accuser les scrupules que ma mère éprouve et cherche à me faire partager.

—Madame votre mère a donc des raisons pour le ménager ?

—Si elle en a !... C'est son propre frère.

—Et moi, fit le bossu avec une excessive agitation, c'est moi père !

—Que dites-vous ?

—Oh ! reprit Adolphe avec un accent de profonde amertume, je sais ce que je dis. C'est bien du même misérable qu'il s'agit. Celui qui trompe une pauvre fille et qui l'abandonne avec son enfant, celui qui refuse de rendre le dépôt qu'on lui a confié est bien homme à commettre le crime dont vous l'accusez.

—Mais alors, vous ne pouvez pas témoigner contre lui ! Ce serait un sacrilège ! fit observer madame Desarceaux.

—Un sacrilège ! ricana le bossu : mais vous ne savez donc pas que, sans une ruse qui pèse à ma conscience comme un remords, je n'aurais jamais su son nom ?

—Comment !

—Ah ! c'est qu'en voyant souffrir et dépérir lentement ma pauvre mère, en remarquant avec quel soin elle évitait de me parler de mon père, j'avais deviné que cet homme, dont elle me cachait même le nom, était la cause de toutes ses souffrances, et je l'avais pris en haine. Je voulais venger la sainte femme ; mais elle, pieuse et clémentine jusqu'au bout, refusa, même à son lit de mort, de me nommer ce Morinval. Bien plus, comme par un reste de fétichisme, elle avait conservé sept ou huit lettres de lui, et comme elle ne voulait pas que ces lettres m'apprirent plus tard ce qu'elle m'avait laissé ignorer, elle m'ordonna de les prendre et de les brûler. Je profitai de sa faiblesse pour y substituer un vieux journal auquel je mis le feu, et je conservai ces lettres. Je les ai là, sur moi, depuis ce jour, elles ne me quittent pas. Si vous doutez de ma parole, je puis vous les montrer...

—C'est inutile, répondit Raphael, je vous crois, mon ami.

—Donc, continua Adolphe, c'est grâce à ces lettres, déloyalement acquises, il est vrai, que j'ai su le nom d'un homme que je rougirais d'appeler mon père. Aussi en présence même du cadavre de ma mère, je ne renonçai pas à mes idées de